

Abstract - Groupe n°11

Les médecines complémentaires dans le système de santé suisse : pourquoi les médecins s’y forment-ils ?

Kevin De Matos, Bastian Marquis, Loup Martinez, Alexandre Rodrigues, Christel Schäfer

Introduction

Le début des années 90 a vu une augmentation du nombre de patients ayant recours aux médecines complémentaires en Suisse et plus généralement en Europe et aux USA et une reconfiguration de l’offre de soins (1). En témoigne, très récemment en Suisse, le résultat du vote du 17 mai 2009 pour la prise en compte des médecines complémentaires, accepté par deux tiers des votants. Cette approbation du peuple a permis d’inscrire l’article constitutionnel 118a (2) permettant de rembourser cinq thérapies complémentaires par les assurances de base, pendant une période provisoire de six ans (3).

Une enquête locale récente montre que deux patients sur trois ont eu recours aux médecines complémentaires au cours des douze derniers mois et 19% en sont des utilisateurs réguliers (4). Cette demande se reflète par une hausse de l’offre et par un intérêt grandissant du corps médical pour les médecines complémentaires : trois médecins sur quatre utilisent des thérapies complémentaires ou réfèrent leur patient à un thérapeute les prodiguant, et 14% des médecins généralistes ont une formation dans au moins une médecine complémentaire (5). D’autre part, près d’un hôpital sur deux en Suisse romande offre actuellement des thérapies complémentaires (6). Notons par exemple la mise en place en 2012 d’un centre de médecine intégrative à l’hôpital cantonal de Saint-Gall (7). Notons également l’introduction de cours de sensibilisation aux médecines complémentaires dans les facultés de médecine.

Qu’est ce qui a provoqué un tel engouement de la population pour les médecines complémentaires ? Dès le milieu du XXe siècle, l’arrivée d’une médecine de plus en plus scientifique, avec comme objectif de soigner toutes les maladies, a laissé les méthodes traditionnelles en arrière-plan. Mais au cours des dernières décennies, notamment avec l’augmentation des maladies dites « de civilisation » (cancers, dépressions, maladies chroniques, ...) contre lesquelles la médecine académique semble avoir encore peu d’armes, les patients, comme les professionnels de la santé se tournent de plus en plus vers d’autres approches qu’ils espèrent plus satisfaisantes et avec moins d’effets secondaires (8) (9). Il ressort tant chez le soignant que chez le soigné une certaine frustration par rapport aux limitations des solutions proposées par l’« evidence-based medicine » et l’impression que la médecine académique ne traite que les symptômes et ne s’intéresse pas assez au patient dans son ensemble, alors que les médecines complémentaires permettent de prendre plus de temps pour s’intéresser au patient dans une approche globale. (10) (11) (12) (13).

Si de nombreuses études se sont d’une part intéressées aux itinéraires thérapeutiques des patients et d’autre part à démontrer l’efficacité de ces pratiques (14) (15) (16), peu d’études se sont spécifiquement intéressées aux raisons poussant les médecins à se former à des thérapies reposant sur des principes souvent différents voire contradictoires avec ceux de la médecine occidentale. Notre travail cherche à compléter ce champ d’investigation dans le contexte suisse, en étudiant la place des médecines complémentaires dans le système de santé, et en déterminant les motivations personnelles des médecins se formant dans ces domaines.

Méthode

Nous avons commencé par des recherches dans la littérature scientifique publiée après 2000 sur les bases de données PubMed, Google Scholar et Fondation Cochrane avec comme mots clés ceux mentionnés plus bas dans le document. Nous avons aussi effectué une recherche dans les médias tels que des reportages vidéo (reportage sur les médecines complémentaires dans l’émission 36,9°C de la rts), des hebdomadaires (Hebdo) et au sein d’institutions cibles OFSP (Office Fédéral de la Santé Publique) et DFI (Département Fédéral de l’Intérieur). Par la suite, nous avons réalisé des entretiens semi-dirigés avec 13 acteurs du système de santé suisse à partir d’une grille d’entretiens abordant les thématiques suivantes : caractéristiques et parcours professionnel, pratique actuelle de la médecine, demandes et spécificités de la patientèle, place et évolution des médecines complémentaires dans le système de santé suisse. L’échantillon était principalement constitué de médecins et d’étudiants en médecine avec une formation ou un intérêt pour les médecines complémentaires : sept médecins ayant au moins une formation en médecines complémentaires, un médecin-chercheur réalisant des recherches sur les médecines complémentaires, un ex-médecin ne pratiquant plus que l’homéopathie, deux étudiants en médecine, un avec une formation en acupuncture et l’autre avec un intérêt pour les médecines complémentaires. Afin d’avoir une vision plus large du contexte dans lequel se

trouvent ancrés ces pratiques, nous avons complété notre échantillon avec un sociologue spécialisé dans le domaine et un historien de la médecine.

Nous avons contacté cinq médecins via la SSMH (société suisse des médecins homéopathes), la SMSTN (société médicale suisse de thérapie neurale) ou l'association ASCA (fondation suisse pour les médecines complémentaires) avec comme critère de restriction géographique la Suisse romande. Nous avons intégré les 3 derniers médecins en lien avec leur activité intégrant les médecins complémentaires au sein du CHUV. L'ex médecin nous a été nominativement référé au vu de son parcours spécifique. Deux catégories d'acteurs supplémentaires, un assureur et un représentant de la santé publique n'ont pas pu être intégrés (refus ou non disponibilité). Les entretiens ont ensuite été retranscrits puis analysés à l'aide d'une grille standardisée.

Résultats

Trois catégories de raisons sont fréquemment citées dans les entretiens quant aux motivations à faire une formation dans une médecine complémentaire :

La première fait référence au parcours de vie. Certains médecins ont été sensibilisés précocement aux médecines complémentaires par leur utilisation dans le cadre familial. Des expériences positives avec ces thérapies à l'adolescence ou à l'âge adulte en dehors du cadre familial ont également été mentionnées à plusieurs reprises. Finalement, la rencontre durant l'enfance ou l'adolescence d'un « mentor » (professeur de yoga, maître japonais) pratiquant ou intéressé par les médecines complémentaires a parfois été évoquée comme source d'intérêt initiale. Les études de médecine sont par ailleurs souvent considérées comme une étape nécessaire à l'acquisition des connaissances de base pour une meilleure pratique des médecines complémentaires.

La deuxième se réfère aux limitations perçues dans la médecine conventionnelle et à la volonté de trouver des alternatives plus satisfaisantes dans les médecines complémentaires. Deux grandes tendances sont toutefois à distinguer. Certains relèvent surtout l'échec de la médecine conventionnelle pour « guérir » une pathologie. La médecine conventionnelle est perçue comme se contentant de « soigner » les symptômes sans soigner l'individu. D'autres pointent du doigt les limitations dans l'arsenal de la médecine conventionnelle contre certaines pathologies, sans pour autant renoncer à la médecine conventionnelle dans des cas aigus ou chirurgicaux. Les médecines complémentaires apportent alors des outils additionnels permettant d'élargir les possibilités thérapeutiques proposées aux patients.

Finalement, l'impression que la médecine conventionnelle se contente de « mettre les patients dans des boîtes » est souvent source de déception. En effet, certains intervenants jugent inadapté de donner à plusieurs patients le même médicament pour le traitement de la même maladie sans prendre en compte les différences entre individus. Les médecines complémentaires permettent de contourner ce problème par leur approche plus globale du patient, avec comme finalité des traitements plus personnalisés.

Par ailleurs, le sociologue ayant étudié le domaine a mis en évidence un argument absent de nos entretiens : se spécialiser dans une médecine complémentaire permettrait à des médecins généralistes de cibler une patientèle qu'ils jugent plus intéressante.

Les médecins se spécialisant dans une médecine complémentaire permettent donc d'agrandir l'offre de base dans le système de santé suisse, en unifiant des pratiques d'origines diverses. Ce groupe de médecins permet également de mieux guider les patients dans leur parcours thérapeutique avec une vue plus globale de l'offre de soins.

Discussion

Les motivations des médecins se formant aux médecines complémentaires sont surtout des expériences positives dans leur enfance, ainsi qu'une certaine frustration avec les méthodes et résultats de la médecine conventionnelle. Il est toutefois ressorti des entretiens avec le sociologue et l'historien de la médecine que le succès et la popularité de certaines médecines complémentaires sont largement des effets de mode et de contexte social. Cette étude se concentre donc sur un contexte particulier, rapidement changeant, et la disparition de thérapies existantes ou l'apparition de nouvelles médecines complémentaires sont donc tout à fait possibles. Tout porte à croire que les médecines complémentaires vont devenir de plus en plus intégrées dans la pratique médicale et dans l'enseignement de la médecine occidentale et qu'elles deviendront de plus en plus utilisées par la population.

Certains médecins semblent être hostiles aux pratiques thérapeutiques de la médecine occidentale. Nous ignorons leur prévalence dans la population ciblée par cette étude, mais il est possible que certaines de ces pratiques puissent mettre en danger la santé des patients en évitant d'orienter les patients vers la médecine conventionnelle dans les cas où elle serait nécessaire (17) (18). Des études supplémentaires seraient utiles pour évaluer leur prévalence et leur impact.

Déterminer l'effet de l'enseignement durant les études de médecine chez les étudiants déjà intéressés par les médecines complémentaires serait également un sujet de recherche intéressant.

Le cadre de cette recherche reste limité au vu du faible nombre d'intervenants. Par ailleurs, un biais de sélection n'est pas exclu étant donné que seuls les médecins nous ayant répondu ont pu être interviewés. Une étude portant sur un plus grand nombre de participants serait donc intéressante pour confirmer nos résultats.

Références

1. Wietlisbach V, Gurtner F. Profil socio-démographique du recours à la médecine alternative en Suisse. ; 2002.
2. Constitution. Art. 118a Médecines complémentaires..
3. DFI. Cinq médecines complémentaires seront remboursées sous condition pendant une période provisoire de six ans. ; 2011.
4. Bize R, Rodondi PY, Graz B, Sudre P, Brauchli T, Stadelmann S, et al. Médecines complémentaires dans le canton de Vaud : Recours et offre actuels, principaux enjeux sanitaires et possibilités de réglementation. Raisons de santé. 2016.
5. Déglon-Fischer A, Barth J, Ausfeld-Hafter B. Komplementärmedizin in Schweizer Praxen der Grundversorgung. Forsch Komplementmed. 2009.
6. Rodondi D. Module B3.7 - Médecines complémentaires: aspects épistémologiques et épidémiologiques, classification, principales approches. ; 2016.
7. Schlaeppli M. Centre de Médecine Intégrative à l'Hôpital cantonal de Saint-Gall. ; 2012.
8. Beauté B, Türlér W, Guignet C. Un succès controversé. L'Hebdo. 2012.
9. Savigny BZ. Lorsque la médecine classique est à bout de souffle : quelle place pour les médecines complémentaires ? ; 2013.
10. Astin JA, Marie A, Pelletier KR, Hansen E, Haskell WL. A review of the incorporation of complementary and alternative medicine by mainstream physicians. Arch Intern Medicine. 1998.
11. Upsdell M, Jaye C. Engaging with complementary and alternative medicine in general practice. Journal of primary health care. 2011;; p. 29-34.
12. Maha N, Shaw A. Academic doctors' views of complementary and alternative medicine (CAM) and its role within the NHS: an exploratory qualitative study. BMC Complementary and Alternative Medicine. 2007.
13. Lieber M. La médecine traditionnelle chinoise en Suisse: entre légitimité culturelle et légitimité professionnelle: Swiss journal of Sociology; 2011.
14. Graza B, Rodondi PY, Bonvin E. Existe-t-il des données scientifiques sur l'efficacité clinique des médecines complémentaires? ; 2011.
15. Schopper DBGeD. Les médecines complémentaires ont un pied dans l'«evidence-based». ; 2009.
16. Rodondi DPY, Graz DB, Bonvin PE. Faut-il collaborer avec les médecines alternatives ? ; 2012.

17. Shaw DM. Homeopathy is where the harm is: five unethical effects of funding unscientific 'remedies'.
Journal of Medical Ethics. 2010.

18. Mashta O. WHO warns against using homoeopathy to treat serious diseases. British Medical Journal.
2009.

Mots clés

Médecines complémentaires ; Médecine générale ; Homéopathie ; Thérapie neurale ; Médecine alternative ;
Médecine intégrative ; Formation en médecine complémentaire

Date

04.07.2016

Les médecines complémentaires dans le système de santé suisse : pourquoi les médecins s'y forment-ils ?

Kevin De Matos, Bastian Marquis, Loup Martinez, Alexandre Rodrigues, Christel Schäfer

Remerciements : Nous remercions notre tutrice, ainsi que les divers intervenants qui ont collaboré pour la rédaction de ce travail.

Problématique

En Suisse, deux patients sur trois ont eu recours aux médecines complémentaires au cours des douze derniers mois et 19% en sont des utilisateurs réguliers¹. Cette demande se reflète par une hausse de l'offre et par un intérêt grandissant du corps médical pour les médecines complémentaires : trois médecins sur quatre utilisent des thérapies complémentaires ou réfèrent leur patient à un thérapeute les prodiguant, et 14% des médecins généralistes ont une formation dans au moins une médecine complémentaire². D'autre part, près d'un hôpital sur deux en Suisse romande offre actuellement des thérapies complémentaires³.

Si de nombreuses études se sont d'une part intéressées aux itinéraires thérapeutiques des patients et d'autre part à démontrer l'efficacité de ces pratiques, peu d'études se sont spécifiquement intéressées aux raisons poussant les médecins à se former à des thérapies reposant sur des principes souvent différents voire contradictoires avec ceux de la médecine occidentale.

Objectifs

- Comprendre les raisons amenant un médecin FMH à acquérir une formation en médecine alternative
- Comprendre la place de ces médecins dans le système de santé en Suisse

Méthode

- Recherche dans la littérature
- Entretiens semi-dirigés avec :
 - 7 médecins FMH avec formation en médecine complémentaire
 - 1 ex-médecin avec formation en médecine complémentaire
 - 2 étudiants en médecine
 - 1 historien de la médecine
 - 1 sociologue
 - 1 chercheur

La roue des citations :

Pour préserver l'anonymat des intervenants, les photographies ont été remplacées par des personnages d'une série culte

Résultats

Trois raisons sont fréquemment citées comme motivation à se former à une médecine complémentaire :

- **Sensibilisation précoce à cette méthode thérapeutique.**
Beaucoup de médecins ont eu des expériences positives (personnellement ou dans la famille) avec les médecines complémentaires. Ceci passait parfois par le biais d'un mentor (professeur de yoga, maître japonais) avec un intérêt pour les médecines complémentaires.
- **Emprise limitée de la médecine universitaire.**
Les participants relèvent souvent un manque d'armes dans l'arsenal thérapeutique des médecins, surtout pour les pathologies chroniques, que la médecine académique ne guérit pas.
- **Catégorisation et dépersonnalisation du patient.**
Il est difficile pour les médecins interviewés de concevoir un traitement non-personnalisé, qui peut être donné à des centaines de mêmes patients. Des méthodes complémentaires permettent de personnaliser le traitement, au lieu de proposer une thérapie uniquement basée sur les symptômes.

Les médecins se spécialisant dans une médecine complémentaire permettent donc d'agrandir l'offre de base dans le système de santé suisse, en unifiant des pratiques d'origines diverses. Ce groupe de médecins permet également de mieux guider les patients dans leur parcours thérapeutique avec une vue plus globale de l'offre de soins.

Discussion

Tout porte à croire que les médecines complémentaires vont devenir de plus en plus intégrées dans la pratique et même l'enseignement de la médecine occidentale et qu'elles deviendront de plus en plus utilisées dans la population. Cependant, le succès et la popularité de certaines médecines complémentaires sont largement des effets de mode et de contexte social. Cette étude se concentre donc sur un contexte particulier, rapidement changeant, et la disparition de thérapies existantes ou l'apparition de nouvelles médecines complémentaires sont donc tout à fait possibles.

De plus, certains médecins semblent être hostiles aux pratiques thérapeutiques de la médecine occidentale. Nous ignorons leur prévalence dans la population ciblée par cette étude, mais il est possible que certaines de ces pratiques puissent mettre en danger la santé des patients en évitant d'orienter les patients vers la médecine conventionnelle dans les cas où elle serait nécessaire^{4,5}. Des études supplémentaires seraient utiles pour évaluer leur prévalence et leur impact.

Tournez ici



« Les médecines complémentaires ont mieux soigné leur valeur non pas parce qu'elles les lobbyistes ont mieux fait leur boulot. »
 Little Finger - historien

« Tout le monde se met au bio sauf les médecins : ils utilisent des antibiotiques alors qu'ils n'ont pas l'habitude de le faire. »
 Night King - homeopathe et médecin

« On a très peu de routine en homéopathie. Il n'y a pas de traitement standard et c'est très agréable. »
 Tyrion - médecin et homeopathe

« Hodor ! »
 Hodor

« Le problème en Suisse, c'est que les médecins ne comprennent pas l'acupuncture. Donc les médecins ne nous réfèrent jamais les patients qui sont de notre ressort. »

Varys - acupuncteur et étudiant en médecine

« Pour moi (...) les médecines complémentaires (...) c'est des outils additionnels. Je me sens plus libre. J'ai plus de possibilités à offrir à mes patients. »
 Maester - médecin, homeopathe et enseignant

« Les mythes diagnostiques de la médecine conventionnelle sont gênants et je les utilise peu. Par contre, les moyens thérapeutiques sont nombreux. »
 Margaery - médecin, homeopathe et phytothérapeute

« En un quart d'heure, qu'est-ce que tu as le temps de faire ? »
 Arya - médecin et homeopathe

« Woof ! »
 Nymeria

« La médecine comme on l'a apprise à l'université, c'est quand même la base de ce que les patients devraient avoir. »
 Khalasi - médecin, chercheuse et hypnothérapeute